

“Les Belles Promesses” tenues par Pierre Lemaitre

Littérature Après le triomphe du “Grand Monde”, du “Silence et la Colère” et d’“Un Avenir radieux”, Pierre Lemaitre conclut sa plongée jouissive dans les Trente Glorieuses. À ne pas manquer.

Entretien Guy Duplat

Pierre Lemaitre, prix Goncourt 2013 pour *Au revoir là-haut*, garde le souffle et le talent pour nous offrir à nouveau un gros roman intelligent, époustoufflant, qui nous tient en haleine jusqu’au bout. **Les Belles Promesses** ★★★★★ est le dernier tome de la quadrilogie qu’il consacre aux Trente Glorieuses (1945-1975) vues à travers les péripéties de la famille Pelletier. On y retrouve les mêmes personnages, cette fois à Paris, pendant quatre mois, fin 1963. L’année du périphérique, de l’automobile reine, du remboursement des campagnes, des folles espérances.

Dans *Les Belles Promesses*, l’attention se porte cette fois sur le couple éminemment romanesque de Jean (surnommé Bouboule) et de Geneviève. Les lecteurs de Pierre Lemaitre savent que Jean, fils aîné de la famille, a longtemps été un raté, avec sa part très noire: il tue, dans des passages à l’acte violent, des femmes inconnues croisées par hasard et n’est jamais pris. Il est soumis aussi aux lubies de Geneviève, son épouse, aussi bête qu’égotiste et cruelle, mais qui est un formidable personnage de “méchante”. En 1963, tout baigne pour les Pelletier. Contre toute attente, Jean a réussi dans le commerce de vêtements au rabais et, au début du roman, réalise un acte héroïque: sauver un nouveau-né d’un incendie.

Mais François, le frère de Jean, journaliste et romancier à succès, mène une enquête sur ces meurtres de femmes restés inexplicables et il se rapproche de la vérité la plus tragique qui menace de faire exploser toute la famille.

On retrouve dans ce roman la belle écriture de Pierre Lemaitre, sa maîtrise à tenir le lecteur en haleine, à ficeler une histoire avec de l’aventure, de l’humour, des personnages ambigus comme l’est la vie, avec toujours une vue très critique sur nos sociétés dont il dévoile la face secrète. Il jette une lumière crue sur les soi-disant “Belles promesses” d’alors qui nous ont mis dans les problèmes environnementaux actuels.

Jean et Geneviève sont au centre de ce roman. Vous avez eu visiblement un plaisir communicatif à croquer la perversion sans nom de Geneviève.

Hitchcock disait: “Meilleur est le méchant, meilleur est le film.” Retirer Javert à Jean Valjean et les *Misérables* s’effondrent lamentablement. Le méchant conditionne en partie la réussite d’une fiction. Ce qui m’intéressait ici était cependant de brouiller les lecteurs, les amenant à avoir un peu de tendresse pour Jean alors que tous les lecteurs savent qu’il est un tueur multi-récidiviste. Mon plaisir a été de piéger un peu les sentiments des lecteurs, leur faisant ressentir que tour à tour, c’est un tueur, mais aussi un brave homme. De la même façon, je pose la question de l’origine de la méchanceté abyssale de Geneviève et j’ajoute un bémol quand elle s’occupe de ce bébé alors que l’éducation de ses

enfants fut un échec total. Cela pose la question de l’instinct maternel.

Votre roman avance-t-il vers une tragédie grecque?

La famille, depuis l’Antiquité, est le creuset de toutes les grandes contradictions, les grandes passions du monde social, un condensé des grandes passions humaines. Notre culture a été façonnée par des tragédies familiales depuis les Atrides. Il me plaisait bien de nouer dans ce dernier volume de la tétralogie quelque chose du bonheur de vivre et de la facilité de cette époque, avec une tragédie qui se jouerait au cœur de la famille, mettant côte à côte et puis face à face les deux frères. Avec, en plus, ce qui est toujours intéressant pour le lecteur, de le placer dans le dilemme à la place d’un des personnages (François ou Jean): qu’est-ce que je ferais, moi, dans une situation où je n’ai le choix qu’entre deux mauvaises solutions?

Aujourd’hui, avec Trump, créer un méchant devient tâche impossible.

Trump n’est pas seulement un défi à la démocratie et à l’intelligence mais aussi un défi au romancier. Quoi qu’on imagine, on n’ira jamais aussi loin que lui. Si nous avons construit un personnage comme cela, personne n’y aurait cru. Si on avait écrit il y a un an une dystopie imaginant que la plus grande puissance du monde serait dirigée par un néofasciste élu démocratiquement, on aurait dit qu’on n’y croit pas. Stevenson disait que la différence entre la réalité et la fiction est que la fiction doit être crédible. La réalité n’a pas besoin d’être crédible, car elle s’appelle réalité. Trump nous pose à nous romanciers un énorme problème pour inventer un personnage parfaitement désinhibé, totalement débarrassé de son surmoi, complètement en liberté, qui jouit d’une puissance phénoménale, et tout le monde court après lui, y compris les romanciers.

Vous travaillez déjà à la suite, une trilogie sur les années 74-93. Ce sera le tour de la génération montante, les enfants martyrs de Jean et Geneviève, Philippe et Colette.

Mais on sera dix à quinze ans plus tard et je veux éviter les effets mécaniques des traumas infantiles. Mon travail dans la trilogie à venir des années 70-90 est de faire évoluer les personnages à partir de ce qu’ils ont été, certes, mais aussi de la manière avec laquelle ils sont sortis du creuset familial. Depuis *Au revoir là-haut*, mes romans ont toujours pris les grands événements de l’histoire de biais. Je ne vais pas me confronter à mai 68 ou à ce genre d’événements, je travaillerai plutôt sur les conséquences des événements que sur leurs causes.

Vous avez rendu ses lettres de noblesse au roman d’aventures. Quelle est votre recette?

J’ai opposé deux types de romans d’aventures. Celui à la Jules Verne d’un côté, celui à la Alexandre Dumas de l’autre. J’ai volontairement tourné le dos au premier modèle pour m’engouffrer

“Personne ne s’avisait encore – on professait même le contraire – que ce ‘periph’ allait remplir le rôle des anciennes fortifications de la capitale dont il prenait la place, mais qu’il s’agirait cette fois non plus de prémunir la ville contre les armées d’invasion mais de protéger le paradis capital des dix millions d’habitants de la banlieue.”

Extrait